

Les textes araméens de Deir 'Alla

Author(s): André Caquot and André Lemaire

Source: *Syria*, 1977, T. 54, Fasc. 3/4 (1977), pp. 189-208

Published by: Institut Français du Proche-Orient

Stable URL: <https://www.jstor.org/stable/4198126>

---

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact [support@jstor.org](mailto:support@jstor.org).

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <https://about.jstor.org/terms>



*Institut Français du Proche-Orient* is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Syria*

JSTOR

# LES TEXTES ARAMÉENS DE DEIR 'ALLA

PAR

André CAQUOT et André LEMAIRE

Un gros ouvrage de J. Hoftijzer et G. van der Kooij : *Aramaic Texts from Deir 'Alla* (*Documenta et Monumenta Orientis Antiqui* XIX), Leiden, Brill, 1976, 324 p. et 33 pl., constitue l'*editio princeps* des inscriptions araméennes trouvées à Deir 'Alla, dans la vallée du Jourdain, lors des fouilles de mars 1967 <sup>(1)</sup> ; celles-ci ont été écrites sur du plâtre à l'encre, noire le plus souvent, mais quelques mots à l'encre rouge. Elles n'ont été retrouvées qu'à l'état de fragments. La conservation et l'assemblage de ces nombreux fragments ont nécessité un travail de patience considérable et l'utilisation de techniques particulières assez compliquées si bien que l'on peut dès l'abord féliciter les éditeurs de la rapidité relative avec laquelle ils ont réussi à mettre ces inscriptions à la disposition des sémitisants et des biblistes.

Dans la première partie du livre (pp. 3-28), H. J. Franken présente de manière succincte mais précise les principales données concernant le contexte archéologique de la découverte ; les techniques de conservation utilisées sont décrites par V. R. Mehra et J. Voskuil, tandis que l'analyse

(<sup>1</sup>) Cf. aussi H. J. FRANKEN, « *Texts from the Persian Period from Tell Deir 'Alla* », VT, XVII, 1967, pp. 480-481 ; ID. « *The Problem of Identification in Biblical Archaeology* », PEQ, CVIII, 1976, pp. 3-11, spéc. pp. 10-11 ; J. HOFTIJZER, « *The Prophet Balaam in a 6th-*

*Century Aramaic Inscription* », BA, XXXIX, 1976, p. 11-17 (à corriger en « 8th-7th-century » d'après BA, XXXIX, 1976, p. 87) ; IDEM, « *De aramese teksten uit Deir 'Alla* », Phœnix, XXII, 1966, pp. 84-91.

chimique des matériaux de l'inscription l'est par J. A. Mosk et G. van der Kooij. Cette présentation rapide des méthodes archéologiques et des procédés de conservation sera particulièrement utile aux archéologues qui auraient le bonheur de faire des découvertes similaires. On regrettera cependant que le rapport archéologique ne soit pas accompagné d'un plan général des fouilles, pour mieux situer le lieu de la découverte par rapport au tell, et d'un schéma de coupe verticale qui permettrait de mieux comprendre la situation stratigraphique des fragments. Il est dommage de ne pas avoir indiqué, dans ces préliminaires (p. 15), le poids de la pierre inscrite, indication indispensable étant donné que, d'après son inscription, cette pierre servait probablement de « poids » ; en effet, 'bn šr' est probablement à traduire « poids de ŠR' », šr' étant un nom propre de personne <sup>(1)</sup> et non un nom de divinité comme le propose J. Hoftijzer (pp. 274-275) et 'bn étant souvent utilisé pour désigner des « poids » (le plus souvent en pierre) comme le montre l'expression b'bny mlk' attestée de nombreuses fois à Éléphantine <sup>(2)</sup>.

La deuxième partie du livre (pp. 31-170) est une étude paléographique très détaillée des fragments inscrits. On pourrait critiquer la longueur de cette étude car cette publication s'adresse à des lecteurs ayant déjà une certaine connaissance des problèmes paléographiques, mais on reste frappé par le caractère sérieux et fondamental de cette partie de l'ouvrage. G. van der Kooij présente d'abord (pp. 31-59) une théorie systématique de l'analyse paléographique. Comme il le reconnaît lui-même (p. 57, note 27), cette systématisation n'est qu'un essai, essai très intéressant, sans doute, mais aussi très général et qui serait plus à sa place dans un manuel d'épigraphie que dans la publication d'une inscription, si importante soit-elle. De plus, une trop grande systématisation est probablement dangereuse en épigraphie paléo-araméenne étant donné le nombre relativement restreint des inscriptions actuellement connues. D'ailleurs cet essai théo-

(<sup>1</sup>) A titre d'hypothèse, on pourrait penser à un nom désignant un homme par son infirmité : šr', « le bancal ». Pour ce type de noms propres, cf. M. NOTH, *Die israelitischen Personennamen*

*in Rahmen der gemeinsemilischen Namengebung*, Stuttgart, 1928, p. 227.

(<sup>2</sup>) Cf. A. COWLEY, *Aramaic Papyri of the Fifth Century B.C.*, Osnabrück, 1967, nos 5, 7 ; 6, 14 ; 8, 14-21 ; 9, 15... etc.

rique n'est peut-être pas exempt d'erreurs : ainsi G. van der Kooij décompose chaque tracé en étapes successives, ou, si l'on veut, en levées de main désignées chacune par un indice suivant l'orientation du trait (*a, b, c,...*) et propose deux critères pour déterminer l'ordre d'écriture des traits d'une lettre :

1) Le trait situé en avant est écrit le premier lorsque le trait placé en arrière est trop près de la lettre précédente.

2) En l'absence du critère 1, il faut tenir compte de « la façon la plus naturelle de faire le trait » (quand on l'écrit soi-même) (p. 59).

Ces deux critères semblent peu sûrs et il aurait sans doute mieux valu tenir compte de l'évolution des tracés de la lettre, de la tendance à l'allongement du dernier trait de haut en bas et de la similitude entre les formes de certaines lettres (ainsi « 'ayin », « dalet » et « resh » étaient probablement écrits de la même façon : trait arrondi de gauche (*c*) suivi de la hampe inclinée à droite (*a*) ; de même pour « têt » et « qof »...).

Après cette présentation théorique, G. van der Kooij analyse la forme de chaque lettre et la manière dont elle était écrite. D'après ce que nous venons de dire sur l'ordre d'écriture des traits de chaque lettre, on sera très réservé en face des conclusions présentées sur ce dernier point, en particulier pour « alef », « hé », « têt », « kaf », « 'ayin », « qof », « resh », « shin » et « taw ». Quant à la forme fondamentale, il nous semble, d'après les photographies publiées, que trois lettres au moins ont été mal vues :

— le « het » semble parfois avoir seulement deux barres (cf. II, 13 dans *rḥm*) et, lorsqu'il y en a trois, elles sont parfois écrites d'un seul trait en forme de « S » entre les deux petites hampes verticales (cf. II, 11 dans *hlq*) ;

— le trait de droite du « šadé » semble se rattacher, au moins dans certains cas, à la hampe de gauche soit de manière directe (cf. I, 17 dans *ḥnys*) soit de manière indirecte par un petit trait, très fin, de jonction (cf. I, 10 dans *wšdh*) ; dès lors, le « šadé » de cette inscription est conforme à la forme « classique » du « šadé » araméen de cette époque ;

— enfin, on ne voit pas pourquoi il faudrait dédoubler le trait court (*d*) du « taw » en *d1* et *d2* alors qu'il s'agit simplement d'un trait plus épais qui permet de mieux discerner les traces des deux bords de la pointe du jonc.

Ainsi l'écriture de cette inscription présente beaucoup moins d'originalité que ne le suppose G. van der Kooij dans l'étude comparative qui suit. Cette dernière est assez bien menée, mais on regrettera que l'auteur ait remplacé les tableaux comparatifs que les éditeurs des inscriptions importantes ont coutume de donner par un tableau mathématique des différences (pp. 79 et 90) ; ce dernier est beaucoup moins clair et surtout moins précis car il ne peut tenir compte de toutes les nuances d'une forme de lettre. Malgré leur présentation mathématique, on pourrait qualifier de tels tableaux de « pseudo-scientifiques » et on leur préférera des tableaux « classiques » tels que ceux présentés par J. Naveh dans son livre *The Development of the Aramaic Script*, Jérusalem, 1970, que l'auteur ne semble pas avoir beaucoup utilisé. Il faut sans doute aussi attribuer à une pseudo-méthode scientifique la réticence de G. van der Kooij (pp. 91 ss) à proposer une datation paléographique. Bien sûr une datation paléographique reste très souvent approximative mais il n'est pas anti-scientifique d'énoncer un résultat approché, il suffit d'avoir conscience de la valeur de cette approximation, comme on le fait lorsqu'on utilise la méthode de datation par le carbone 14 (cf. p. 16). D'ailleurs, la datation qu'il propose finalement : 700 av. J.-C.  $\pm$  25 ans, semble très raisonnable même si, à la suite des remarques faites plus haut sur la forme de certaines lettres, nous préférons une datation dans la deuxième moitié du VIII<sup>e</sup> siècle <sup>(1)</sup> à une datation postérieure à 700 av. J.-C.

Après cette étude générale, G. van der Kooij présente une analyse paléographique détaillée de chaque lettre ou trace de lettre figurant sur chaque fragment de plâtre conservé (pp. 99-167). Cette étude systématique a coûté un travail considérable étant donné la difficulté d'identifier certaines traces. Malheureusement il est difficile de juger de la valeur de certaines identifications proposées du fait de l'absence de certaines photographies et de photographies incomplètes. A ce sujet, on s'étonnera que les éditeurs aient engagé de gros frais en illustrant leur livre de clichés en couleur, alors

(<sup>1</sup>) J. NAVEH (« *The Date of the Deir 'Allā Inscription in Aramaic Script* », *IEJ*, XVII, 1967, pp. 256-258 et *The Development of the Aramaic Script*, Jerusalem, 1970, p. 67, n. 14) et

F. M. CROSS (« *Epigraphic notes on the Amman Citadel Inscriptions* », *BASOR*, 193, 1969, pp. 13-19, spéc. p. 14, n. 2) avaient proposé une date vers le milieu du VIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C.

qu'on ne publie pas toutes les photographies à l'infra-rouge qui donnent souvent un résultat beaucoup plus net pour la lecture ; cette absence est d'autant plus étonnante que les photographies à l'infra-rouge ont été prises avant le travail d'assemblage des fragments qui, forcément et comme le reconnaît G. van der Kooij lui-même (p. 98), a causé quelque dommage à l'inscription. Cette lacune regrettable mise à part, l'effort d'identification aurait parfois gagné à être plus nuancé, et certaines identifications proposées de façon ferme restent pour le moins incertaines : ainsi, par exemple, la quatrième lettre de I, 9 (selon la numérotation de l'éditeur) semble être plutôt un « dalet » qu'un « têt » et la vingt-cinquième de II, 13 plutôt un « resh » (d'où la lecture *rhmwł. 'l. řhm*) qu'un « qof »... De manière plus générale, les propositions d'assemblage des fragments semblent assurées. Cependant, sous réserve de vérification de l'original, il semble possible de les améliorer sur deux points :

— La première amélioration que nous proposons est la plus hypothétique et elle ne concerne que des fragments peu éloquents : c'est de rapprocher les fragments VIII (d) et XII (c) de telle manière qu'on lise à la deuxième ligne : *ʕbl'm. br. b'r.* La mention du prophète Balaam fils de Be'or (comme en *Nombres* 22, 5 ; 24, 3.15 ; 31, 8 ; *Deutéronome* 23, 5 ; *Josué* 13, 22 ; 24, 9 ; *Michée* 6, 5) est en effet certaine dans le principal et premier regroupement accompli par les éditeurs.

— C'est au début de ce regroupement I que nous proposons une disposition différente de celle de l'*editio princeps* et plus lourde de conséquences : il faut probablement faire remonter le fragment Ic par rapport au fragment Ia car les traces d'écriture à l'encre rouge au sommet du fragment Ic appartiennent à la ligne 1 plutôt qu'à la ligne 3 de cette colonne. En effet, les parties du texte écrites à l'encre rouge sont généralement très courtes : probablement une demi-ligne en I, 1 et certainement moins d'une ligne en II, 17 (cf. aussi les remarques de G. van der Kooij p. 100) ; dès lors, la phrase écrite à l'encre rouge peut très bien s'arrêter à la fin de la ligne 2, même si G. van der Kooij n'a pas identifié de trait de séparation à cet endroit, et cet assemblage permettrait de restituer de manière assez cohérente le début du groupement I en modifiant la numérotation des lignes de l'*editio princeps* qui laisse une « ligne 3 » à peu près vide.

Notre ligne 1 comprend donc ce qui reste de la première ligne des fragments c, a et b, alors que van der Kooij et Hoftijzer ne retiennent que les fragments a et b, et notre ligne 3 comporte la ligne 3 des fragments c (qui dans la numérotation des éditeurs, constitue la ligne 5), a et b. En lisant autrement deux lettres de cet ensemble, on obtient pour les cinq premières lignes de l'inscription le texte suivant (les caractères gras indiquent ce qui est écrit en rouge) :

1. °[s]p̄r [bl']m̄[br b']°r.'š.hžh.'lhn[.]h' wy'tw.'lwh.'lhn. blylh  
[- - - - -]°h.
2. °kml[y]' . 'l.wy'mrw.l[bl']°m̄.br.b'r.kh. yp'lp'p'.'hr'h.'š.lr  
[- - - - -]°t
3. °wyqm.bl'm.mn.mhr[. - -]°y[- - - - -]h.wlym  
[- - - - -]°wbk
4. °h.ybkh.wy'l.'mh.'lqh.[- - - - -]  
al[m]°h.tbkh.wy'
5. °mr.lhm.

En plus du regroupement différent des fragments, notre traduction s'écarte de celle de J. Hoftijzer aux endroits soulignés :

1. [Ins]cription de [Balaa]m [fils de Be]or, l'homme qui voyait les dieux.  
Voici que les dieux vinrent auprès de lui à la nuit [..... et ils s'adressèrent à lui ?]
2. selon ces parole[s] et ils parlèrent ainsi à [Balaa]m fils de Beor : ....  
...fera de sa postérité (?) un homme (destiné) à [.....]
3. Et Balaam se leva le lendemain [.....]  
.....] ?? [.....] et il pleurait,
4. pleurait, et Eliqa entra chez lui [..... et ils lui dirent ?] :  
Pour[qu]oi pleures-tu ? Et il
5. leur dit...

A la ligne 1 du fragment c, Hoftijzer a lu *kr*, la tête du *k* étant fort douteuse, nous proposons d'y voir un *p*, ce qui permet de restituer *spr*, «écrit (traitant) de» ou «histoire de»; au début de la ligne 2, du même fragment c, Hoftijzer a lu *kmt'*, qu'il a rattaché à la troisième ligne du fragment b où il a cru voir *bš* : il obtenait ainsi le pluriel d'état emphatique

d'un nom féminin *škmt* inconnu en araméen, mais qui serait apparenté à l'hébreu *šēkēm* «épaule», avec un sens métaphorique supposé de «montagne». En fait, au lieu du *š*, un *k* est parfaitement lisible et *bk*, de la fin du fragment b, se combine très bien avec le *h* du fragment c, ligne 4, pour former avec *ybkḥ* qui le suit la locution paronomastique bien connue de l'hébreu biblique et attestée aussi dans la troisième inscription araméenne de Sfiré et, plus tard, dans certains dialectes de l'araméen moyen (araméen des Targoums, du Talmud de Babylone, syriaque et, sporadiquement, araméen de Galilée et christo-palestinien), tandis que, au début de la ligne 2, on lit *kmḷ[y]* plutôt que *kmṭ* ; la possibilité de lire un *l* au lieu d'un *t* avait déjà été envisagée par van der Kooij (p. 104) et il y a une brisure entre le *l* et le ' qui permet de restituer un *y* à cet endroit, la forme *mly*' étant déjà attestée dans la troisième stèle de Sfiré.

Les paroles que les dieux ont adressées à Balaam et qui ont provoqué sa consternation sont écrites en rouge comme l'intitulé de l'ensemble. Elles sont malheureusement beaucoup plus difficiles à lire et à interpréter : Hoftijzer a lu *bl* les deux lettres que nous préférons signaler par des points d'interrogation et il coupe *yp' lbl' 'ḥr'h 'š lr* [...], « un flamboiement (?) ne s'éteignant jamais je veux allumer, un feu qui ne ... pas (?) », mais le second « alef » de *'ḥr'h* est inexplicable dans cette traduction qui suppose un araméen apparenté à l'hébreu *hēḥērāh*, « chauffer ». L'hypothèse proposée ici voit dans cet « alef » un suffixe de dérivation nominale ajouté à la préposition *'ḥr*, « après », et donnant le même sens que le nom féminin *'ḥrh*, « postérité », dans les inscriptions de Nérab. Le verbe au futur pourrait être en tête de la phrase et l'absence de séparateur permet qu'on donne ce rôle à *yp'l*, « il fera », qui serait suivi de son sujet ; la seule lettre certaine est un « alef » qui, venant en fin de mot, a de fortes chances d'être une désinence d'état emphatique. Les deux lettres litigieuses sont courtes et n'ont laissé que le sommet de deux angles aigus s'ouvrant vers le bas : il ne serait pas impossible de lire *gd'*, « la Fortune » et ce serait la plus ancienne attestation du terme, mais le *Gad* est une entité protectrice, la « bonne fortune », or, malgré ses mutilations, la déclaration divine est sinistre, puisqu'elle provoque les larmes du voyant et qu'elle se rattache aux sombres signes énumérés à partir de la ligne 6 (= 8 de l'*editio princeps*). Nous



préférons donc laisser le sujet en suspens. Après *'hr'h*, complément direct probable, *'š* doit être un attribut de ce complément ; nous préférons pour lui le sens d'« homme », comme à la ligne 1, à celui de « feu » choisi par l'éditeur ; enfin, dans le dernier mot mutilé, *l* est plutôt la préposition d'attribution que l'adverbe négatif retenu par Hoftijzer.

A partir de la ligne 4 (6, selon l'*editio princeps*), il n'y a pas de dissentiment possible sur le raccord opéré par J. Hoftijzer. Nous avons le début (au fragment c) et la fin (au fragment d) de cinq lignes bien lisibles et, malgré une lacune médiane, sans doute assez brève (un mot ou deux) mais qu'il vaut mieux ne pas chercher à combler, on entrevoit le sens général de cette annonce imagée du voyant Balaam. Notre lecture ne s'écarte guère que sur deux points de celle des éditeurs, mais la traduction envisagée est très différente :

5. °.....šb̄w. 'h̄wkm.mh.šg[- - - -]°āl̄k̄w.r'w.p'lt.'l̄[h]n̄ [- - -]n̄.'tyh̄dw.
  6. °wnsb̄w.šdyn.mw'd.w'mrw.lš[- - - -]°tpry (!).skry.šmyn.b'bk̄y.šm.  
h̄šk.w'l.n
  7. °gh.'dm (!).w'[l.]smrky.thby.ht[- - - -]°b.h̄šk.w'l.thgy.'d.'lm ....
5. ....Asseyez-vous, je vous montrerai combien nom[breux (sont) .....],  
et allez voir les œuvres des dieux. Les [.....] se sont réunis
  6. et les Puissants ont tenu une assemblée et ils ont dit à Sha[mash....]  
couds, ferme les cieux par ton nuage, (qu'il y ait) là l'obscurité et non l'é-
  7. clat, ..?... et non ton timon, tu provoqueras la ter[reur....]  
obscurité et tu ne feras pas de bruit à jamais.

La présence du couple *šgr w'str* un peu plus loin a poussé Hoftijzer à donner à une prétendue déesse Shegar un rôle qui nous paraît injustifié : il restitue *šg[r]* à la ligne 5 et *lš[gr]* à la ligne 6, de sorte que Balaam annoncerait à ses auditeurs ce que Shegar (a fait ?) et leur ferait part ensuite d'un ordre donné à Shegar par les *šdyn*, où l'on peut reconnaître un pluriel du titre *šadday* de l'hébreu biblique. A la ligne 5, nous préférons restituer *šg[yn/t]*, « nombreux/ses », prédicat d'un nom disparu dans la lacune. A la ligne 6, les morphèmes féminins qui suivent (désinence *-y* marquant l'impératif singulier féminin, suffixe possessif de la deuxième personne féminin, *-ky*) prouvent que le nom mutilé est celui d'une déesse, car il s'agit

bien d'un être doué de pouvoirs merveilleux. Les instructions données à cette déesse nous font penser qu'il s'agit de la divinité solaire qui serait à Deir 'Alla du sexe féminin, comme à Ugarit.

A la ligne 6, nous lisons au fragment d, *tpry* et non *tp.ry*. Selon Hoftijzer, le mot *ry* serait explicable par l'hapax biblique *rî* qui, en *Job* 37, 11, signifie « l'eau de pluie » d'après certains exégètes modernes ; *tp* qui précède serait la fin d'un verbe *h̄tp*, « briser » (d'après le syriaque) qui aurait *ry* pour sujet et pour complément *skry šmyn* compris à l'analogie de l'accadien *sikkur šamê* et traduit « verrous des cieux ». Nous faisons de *tpry* et *skry* deux impératifs féminins des verbes signifiant « coudre » et « fermer », bien que le premier soit très peu attesté en araméen, et de *šmyn* le complément direct de ces impératifs. La fonction de *b'bky* est moins sûre ; on pourrait *a priori* le rattacher à ce qui suit, mais, compte tenu de ce que la phrase précédente parle d'une occlusion du ciel et en pensant au rôle attribuable au soleil dans la constitution des nuages, nous préférons faire de *b'bky* le complément de moyen, le nuage étant ce qui sert à fermer le ciel et à éclipser le soleil. L'allusion à l'éclipse est évidente dans les mots suivants. Dans *šm h̄šk w'l ngh*, on ne peut hésiter que sur *šm* : adverbe de lieu « (qu'il y ait) là », ou impératif du verbe signifiant « placer » (mais pourquoi la désinence féminine ferait alors défaut ?). Le couple antonymique « obscurité » - « éclat (lumière) » devrait aider à saisir le sens du suivant qui lui est sûrement parallèle : *'dm w'l smrky*. L'éditeur n'a pas identifié *smrky*, il l'a rattaché au verbe suivant (*'l thby*) et l'a rapproché de l'hébreu *samar*, « frissonner » (cf. *Psaume* 119, 120) pour traduire « ne donne pas ta terreur » ; mais, à notre avis, le mot *smr* désigne le même objet que celui que Kilamou de Zenjirli a dédié à son dieu Rakib'el et dont l'identité n'est pas assurée puisque les traductions hésitent entre « lance », « sceptre » ou « timon » ; il s'agit en tout cas d'un objet précieux puisqu'il était contenu dans une gaine en or, et, si l'on retient ici la traduction « timon », il pourrait s'agir d'un symbole de la lumière du soleil ou de son char. De même que *smr* correspond à *ngh*, « éclat », *'dm* doit être parallèle à *h̄šk* « obscurité » ; les éditeurs ont lu *'l̄m* que Hoftijzer a essayé d'interpréter par la racine *'zm* qui aurait dénoté la puissance de la non-lumière, mais cette interprétation est bien peu satisfaisante pour le sens. La lecture envisagée, *'dm*, n'a pas

de répondant dans le sémitique du nord-ouest, seul l'arabe 'adam, « absence, privation, néant » fournirait un parallèle plausible, mais il serait mal apparié à un nom aussi concret que *smr*. Peut-être est-ce la désignation d'un objet susceptible de représenter l'obscurité comme le *smr* représente la lumière.

Les impératifs semblent laisser ensuite la place à un indicatif ou jussif de la deuxième personne du féminin : *thby* où il est impossible de ne pas reconnaître le verbe *yhb*, « donner ». Il est tentant de voir en *ht*[.. le début d'un lexème correspondant à l'hébreu *hittit* qu'Ézéchiel utilise six fois comme complément de *nâtan*, synonyme hébreu de *yhb*, pour signifier « provoquer la terreur » (*Ézéchiel* 26, 17 ; 32, 23.24.25.26.32).

La ligne 7 présente, au fragment d, la fin de l'apostrophe des « Puissants » à Shamash et le début d'un nouveau développement fort curieux. J. Hoftijzer comprenait cette partie de la ligne *ω' l thgy 'd 'lm ky*, « ne déclare jamais que... », en la rattachant à ce qui suit, mais il serait étrange que le verbe *hgy*, qui dénote un bruissement, servît à introduire une proposition déclarative. Nous proposons donc de couper la phrase avant *ky*, qui pourrait introduire une explicative (justifiant éventuellement l'injonction des dieux au soleil) ou être une simple particule assévérative, et de comprendre *ω' l thgy 'd 'lm* comme une invitation à ne plus jamais faire de bruit adressée au soleil dont le voyage quotidien faisait, croyait-on, un certain bruit.

7.

<sup>a</sup>*ky . ss' gr . hr*

8. <sup>c</sup>*pt . nšr . ωql . rhmn . y' nh .* - [.....] <sup>a</sup>*bny . nhš . ωšdh (!) . ' prhy . ' nph . drr . nšrt .*

9. <sup>c</sup>*ywn . ωspr* [- - - - -] *yn . ω* [

Cette « péricope » est caractérisée par des noms d'oiseaux qui ne semblent pas tous avoir été bien identifiés dans l'*editio princeps*. On reconnaît, avec Hoftijzer, en *ss' gr* un « passereau », en *nšr* un « rapace », en *rhmn* des « vautours », en *' prhy ' nph* des « poussins de héron » (si l'on garde la traduction usuelle de *'ānāpāh*, oiseau impur nommé en *Lévitique* 11, 19), en *drr* la « colombe », en *spr* le « moineau ». Il est impossible d'identifier les *bny . nhš*, les « petits de ? ». Au lieu de *srh* nous sommes très tentés de lire à la ligne 8(d), *šdh* qui serait le nom de la « chouette » déjà attesté dans l'inscription de Sfiré (I A 33). Quant à *ywn* de la ligne 9(c), ce

n'est probablement pas une désignation du « marais » (d'après l'hébreu *yâwên*) mais bien plutôt le nom du « pigeon » qui en araméen a la forme masculine au singulier, alors que l'hébreu a la forme féminine *yônâh*. La principale difficulté est d'ordonner les uns par rapport aux autres ces noms d'oiseaux, les uns rapaces ou impurs, les autres inoffensifs. Tout le sens de la péricope dépend de la traduction des mots extérieurs à ce vocabulaire zoologique, en particulier *hrpt*. Hoftijzer en fait un verbe au parfait : « le passereau a insulté le rapace », mais rien n'indique que *ss'gr* ait été du genre féminin supposé par la désinence *-t*. On peut se demander si *wql.rhmn.y'nh* signifie bien « la voix des vautours répondra » les premiers mots pourraient se regrouper autrement : « le passereau répondra à l'insulte du rapace et à la voix des vautours ». On peut même envisager que le verbe *'nh* n'ait pas ici le sens de « répondre » mais celui de « chanter », et la phrase deviendrait alors l'annonce de quelque inquiétant prodige.

A la ligne 9 (fragment d) commencent de nouvelles phrases dont l'enchaînement ne peut être décrit, d'autant moins qu'après la ligne 10, le fragment c n'est plus utilisable et que nous ne lisons plus que des fins de ligne. Nous n'examinerons ci-dessous que des phrases susceptibles de livrer un sens. Il faut relever la présence de plusieurs verbes au parfait que Hoftijzer a tort, semble-t-il, de traiter comme des impératifs. Ces parfaits pourraient être comparables au prétendu « parfait prophétique » de l'hébreu qui est plutôt un temps de l'assertion solennelle ; nous les rendons ci-dessous par des présents.

9. ]<sup>a</sup>. *mṭh. b'šr.rḥln.yybl.ḥṭr.'rnbñ.'klw.*

10. °[-]*ḥd.ḥpš*

J. Hoftijzer, mettant en parallèle *mṭh* et *ḥṭr*, deux noms du « bâton », estime à bon droit que seul le second s'intègre dans une phrase, mais il croit pouvoir couper celle-ci après *'rnbñ*, « à l'endroit des brebis, le Bâton (= un fléau) amènera des lièvres », et fait de *'klw* un impératif pluriel : « mangez ». Il nous semble préférable de voir dans *'klw* un parfait dont *'rnbñ* est le sujet : « à l'endroit où le bâton (= la houlette) menait (paître) des brebis, des lièvres mangent ». Le premier mot de la ligne 10 qu'Hoftijzer traduit « craignez », en restituant *[p]ḥd* alors qu'on attendrait *[p]ḥdṣ*, pourrait être un adverbe *[y]ḥd*, « ensemble » se rapportant à *'klw* ou le numéral *[']ḥd*,

« un », déterminant *ḥpš* dans lequel Hoftijzer voit le participe du verbe signifiant « chercher », mais qui pourrait être aussi bien apparenté à l’hébreu *ḥopšî*, « homme libre », ou à l’assyrien *ḥupšû* désignant un homme d’arme.

La fin de la ligne 10, lisible sur le fragment d contenait certainement la fin d’une proposition parallèle à *’rnbñ ’klw*, et dont il subsiste deux mots *štyw ḥmr*. La proposition suivante est incomplète, mais on identifiera avec certitude la plupart de ses composants :

10.                   ]ª. *štyw. ḥmr. wqb’ n. šm’w. mwsr. gry. š*  
      .....boivent du vin et les hyènes écoutent l’enseignement des petits  
      re[nards (?)

Les deux premiers mots se traduiront avec assurance « ...boivent du vin » ; on s’étonne que l’éditeur ait cherché pour *ḥmr* le sens de « colère ». Il nous paraît certain que le nom *qb’*, ici au pluriel, est la forme araméenne archaïque correspondant à l’hébreu mishnique *šābûš*, arabe *dabu’* « hyène », et non un participe de *qāba’* « attaquer pour dépouiller » de l’hébreu biblique, qui serait au vocatif avant l’impératif *šm’w*, « écoutez » selon Hoftijzer. Nous pensons que *mwsr* est suivi d’un complément de nom, lui même au pluriel d’état construit et une restitution du syntagme *gry. š[’l]* « petits de re[nard] » est plus vraisemblable que *gry. š[gr]* « assaillants de (la déesse) She[gar] » proposée par Hoftijzer. Il est vain de chercher à deviner ce qui est signifié par cette image animale aussi obscure que celle des lignes 7-9.

Ce qu’on peut retenir de la ligne 11 porterait à croire que l’oracle annonce un bouleversement des conditions, de style presque apocalyptique.

11. ....]ª*lhkmn. yqhk. w’ nyh. rqht. mr. wkhnh.*  
      « [un sot ?] se moquera des sages et une pauvrese se parfume à la  
      myrrhe et une prêtresse (?) [ »

Notre traduction s’écarte de celle d’Hoftijzer pour *’nyh* que nous rapprochons de *’ny* attesté par l’inscription de Zakir et dont l’*editio princeps* fait un titre sacerdotal, « celle qui répond », et pour la fonction de *rqht* considéré par l’éditeur comme un nom féminin d’agent « la parfumeuse », alors que nous en faisons un parfait à la troisième personne, « préparer un parfum ». Ce qui vient ensuite *wkhnh* pourrait s’analyser *w-k-hnh*, « et comme elles ».

La ligne 12 est désespérée, aucune structure de phrase n’apparaît :

12.    ]ª*lnš’ .’zr. qrn. ḥšb. ḥšb. wḥšb. ḥ*

Hoftijzer traduit : « Pour le prince, un pagne, (ô) adversaires (pluriel de \**qr* = \**dr*) considérez, considérez ». « Pour le porteur de pagne, une corne » ne serait pas plus invraisemblable, ou « pour les femmes un pagne de corne ». Il est douteux que *ḥšb* soit un impératif pluriel puisque l'inscription a coutume de noter la voyelle -*u* des pluriels. En revanche on reconnaît à la ligne 13 une proposition cohérente :

13. ...]<sup>a</sup>*ṣm'w.ḥršñ.mn.rḥq*

« et les sourds entendent de loin »

Nous nous écarterons à nouveau de Hoftijzer pour la ligne 14 :

14. ....]<sup>a</sup>*ṣkl.ḥzṣ.qqn.šgr.ṣ'štr.l*

« Et tous voient restreint le croît des bovins et des ovins... »

Pour *qqn* nous suivons en partie la proposition de l'éditeur ; c'est la réalisation araméenne archaïque de la racine *dyq* « mettre à l'étroit », mais au lieu de prendre -*n* pour un suffixe d'abstrait (« l'oppression ») nous proposons d'y voir le morphème du pluriel d'état absolu masculin. Ce serait l'attribut du complément *šgr.ṣ'štr*. L'éditeur pense que ce sont là deux noms divins de plein exercice et rappelle comme il convient leurs attestations, sporadiques pour Shegar, multiples pour 'Ashtar, sur toute l'aire sémitique. La seule référence qui soit pertinente, car elle associe *šgr* et '*štr*, est la locution biblique attestée quatre fois dans le *Deutéronome* (7, 13 ; 28, 4.18.51) : *šagar'ālāpēykā ṣō'aštarot ṣō'nēkā* pour désigner l'accroissement des troupeaux.

On suppose que ces expressions conservent dans la Bible le nom de divinités païennes responsables de la fécondité des troupeaux. Mais les hypothèses étymologiques auxquelles ont donné lieu les noms *šgr* et '*štr* se rejoignent sur un point commun : ils dériveraient tous deux de racines dénotant l'abondance : *šgr* étant supposé apparenté à l'arabe *šağira* « être nombreux », et '*štr* ayant été depuis longtemps rapproché de l'hébreu '*āšar* « être riche ». Sans accorder trop de valeur à ces spéculations, on peut imaginer, à titre de pure conjecture, que *šgr* et '*štr* dans l'inscription de Deir 'Alla conservent une valeur de simples appellatifs, opposés consciemment à *qqn* qui en serait l'antonyme, et les références du *Deutéronome* invitent à préciser que cette « abondance » est celle du bétail, bovins et ovins.

Selon toutes les apparences, la prophétie annonçait dans ce passage une dévastation des troupeaux. La ligne 15, la dernière du groupement I qui soit utilisable, et l'une des rares qui puissent être traduites avec assurance, semble faire corps avec la ligne 14 telle que nous l'avons interprétée 15. ...]<sup>a</sup>*nmr.hnys.hqrqt.bn*

« ] la panthère fait fuir le goret... »

\*  
\* \*

Le groupement II n'offre que des débuts de lignes. Bien peu de ces lambeaux sont entièrement lisibles, et il en est encore moins qui puissent être traduits. Il est impossible de retrouver un sens suivi pour ce qui a subsisté de ce groupement, et notre réserve ne sera pas moindre ici que celle des éditeurs. Nous nous contenterons de citer les phrases ou membres de phrase à propos desquels nous croyons pouvoir suggérer quelques interprétations différentes de celles de J. J. Hoftijzer, sans nous dissimuler que nos conjectures n'ont pas toujours plus de poids que les siennes.

La première ligne du groupement à livrer plus d'un mot est la ligne 4, '*lmh.rwy.ddn...*' [ J. J. Hoftijzer a mis un point après le premier mot « ...une jeune femme. Ceux qui s'enivrent d'amour ». Il est certain que le syntagme évoque *Proverbes* 7, 18, *nirwèh dodîm*, « enivrons-nous d'amour ». Mais faut-il considérer *rwy* comme un participe pluriel à l'état construit ? Nous proposons d'en faire un impératif féminin « jeune femme enivre-toi d'amour » ; on pourrait envisager aussi que *rwy* appartienne au factitif (*pa'el*) et non à l'actif (*pe'al*) et traduire « jeune femme, enivre d'amour... ».

La ligne 5 *lh.lm.nqr.ʔmdr.kl.rṭb°* [ est la première à présenter le terme *nqr* qui revient aux lignes 12 et 14. Il faut donc tenter de l'identifier si l'on veut arracher quelques bribes de sens au groupement II. J. J. Hoftijzer le rend par « aveugle » (éthiopien *naqwār*, de la racine pan-sémitique *nqr* signifiant « creuser »). Il est plus probable que le *q* note un \**ḡ* comme dans *qb'* « hyène » (groupement I, ligne 10), *qhḵ*, « rire » (ligne 11), *qq*, « restreint » (ligne 14), *hqrq*, « faire fuir » (ligne 15), et que *nqr* appartient à la même racine que l'arabe *naḍraʿ* « floraison », hébreu *nèṣèr* « rejeton ». Si *lh.lm* restent inintelligibles, le sens proposé pour *nqr* ne semble pas trop mal



s'accorder avec les trois derniers mots de la ligne « et la terre entière (est ?) humide ». Si énigmatique que soit cette phrase mutilée, elle suffit à montrer que le thème du groupement II est étranger aux tableaux inquiétants que les vestiges du groupement I dévoilent en partie.

Ligne 6 *yrwy.'l.y'bd.'l.by't.lmn.by[t*

Hoftijzer traduit : « El saturera. El fera des tombes dans... » supposant que 'l est le nom divin bien connu. Ce pourrait être aussi bien le démonstratif pluriel attesté plus haut à la ligne 2 du groupement I, tenant lieu peut-être de *ddn* de la ligne 4. On traduira alors « il s'en enivrera ». La proposition suivante présente la même difficulté. Elle est en parataxe à la première, et non reliée à elle par la conjonction *ʾw* « et » comme le laisserait croire la transcription de Hoftijzer. L'éditeur a traduit « El fera des tombes dans... », en donnant au syntagme *byt 'lm* une acception inspirée de l'expression araméenne fréquente à Palmyre, *byt 'lm'*, du punique *bt 'lm* (*C.I.S.* I, 124) et de l'hébreu *béyt 'ôlām* d'*Ecclésiaste* 12, 5 « maison d'éternité ». Ces parallèles sont postérieurs d'au moins cinq siècles à notre inscription, aussi peut-on envisager pour *'lmn* le sens de « jeunes gens », « il fera ces choses (à) la maison des jeunes gens », et si l'on complète *by[t* à la fin du fragment, le nom « maison », repris en apposition à *byt 'lmn*, est l'amorce d'une transition vers la ligne 7 :

*byt.ly'l.hlk.ʾwly'l.ḥtn.šm.by[t*

Hoftijzer prend les deux *l-* pour des adverbes de négation et voit en *y'l* l'imparfait du verbe signifiant « entrer », d'où sa traduction « un voyageur n'entrera pas (dans) une maison, un fiancé n'entrera pas (dans) une maison », ce qui évoque une malédiction de la maison en cause. Si l'on suppose que la maison est celle-là même dont parle la ligne 7, et qui n'a rien d'un « tombeau », on obtiendra une traduction tout autre, et plus cohérente, en interprétant (*l-*)*y'l* à l'analogie de l'hébreu *y'l* (*hō'il* « être utile ») : « une maison pour l'utilité du voyageur, et pour l'utilité du fiancé, le nom de — ou là (est) — la maison... »

La ligne 8 semble passer à un autre sujet :

*ʾwrmh.mn.gdš.mn.phzy.bny.'š.ʾwmn.šqy[*

Hoftijzer traduit « et la vermine du tombeau. Des tribus de l'humanité et des places publiques [... vous serez chassés (?) ». Le nom *rmh* est rapproché



de l'hébreu *rimmāh*, « ver », *gdš* de *gadīš* qui désigne un tombeau en *Job* 21, 32 et *pḥz* de l'arabe *faḥḍ*, « tribu ». Les hypothèses que nous soumettons ici ne donnent pas un sens beaucoup plus clair, mais elles permettent de retirer au texte la tonalité sinistre que l'éditeur y a perçue « et s'élevant (féminin de *rm*) hors de (l'atteinte de) l'infortune (cf. syriaque *gedšā*), des (plus) insolents (cf. syriaque *pahzā*) des hommes, et des... »

Ligne 9 *-ly.hl'šh.bk.lyt's.'wlmlkh.lytmlk.yšbr*[

Hoftijzer traduit « Voici pour un conseil, il ne te sera pas demandé conseil, ou pour un avis, il ne te sera pas demandé d'avis ».

Étant donné qu'à la ligne 1 du groupement I, nous lisons *h'* « voici », il vaut mieux supposer que *h-* est une particule interrogative. Les deux noms *'šh* et *mlkh* précédant des verbes de même racine à la forme réfléchie, *yt's* et *ytmlk* (qui d'après le syriaque doit se traduire « délibérer ») sont probablement des infinitifs de renforcement comme on en a vu à la fin de la ligne 3 du groupement I, précédés comme les verbes fléchis qui les accompagnent d'une particule *l* dont le sens peut être négatif ou assévératif :

« ... (ne) prendra-t-il (pas) vraiment conseil à ton sujet (ou auprès de toi), ou (ne) délibérera-t-il (pas) vraiment ? Il brisera (?) ».

Ligne 10 *-n.mšgḡb.m(!)tksn.lbš.hd.hn.tšn'n.y'nš.hn.t*[

Nous croyons discerner au début de la ligne les restes du nom *mšgb* que les éditeurs n'ont pas retenu. Ce pourrait être le même terme que l'hébreu *mišgab*, « forteresse » (le verbe *šgb* est attesté dans l'araméen de Sfiré, I B 32). Hoftijzer lisant *n.tksn* traduit : « vous couvrirez d'un seul vêtement. Si vous haïssez (ou si vous êtes haïs) ô hommes... ». Il nous paraît certain que *mtksn* est un participe passif ou réfléchi et qu'il faut traduire « ceux qui sont couverts d'un seul vêtement », ce qui pourrait être une manière de désigner des pauvres. Vient ensuite une proposition conditionnelle dont nous analysons les termes autrement que les éditeurs : *tšn'n* peut être un imparfait de deuxième personne du singulier suivi du pronom suffixe de première personne (singulier ou pluriel), et *y'nš* forme, nous semble-t-il, l'apodose de cette protase ; c'est la troisième personne de l'imparfait d'un verbe *'nš* explicable par l'arabe *'anisa* « être amical » ou *'annasa* « rendre amical ». Nous traduirons donc la fin de la partie lisible de cette ligne :

« Si tu me (ou nous) hais, il rétablira l'amitié, si tu [ ».

Il est vain de spéculer sur l'identité des sujets en présence, car les lacunes sont infranchissables, on admettra cependant que *y' nš* à la ligne 10 a le même sujet que *yt's* et *ytmlk* à la ligne 9. La seconde personne apparaissant à la ligne 9 (*bk*) et revenant, pensons-nous, à la ligne 10 (*tšn'*-) se retrouve à la ligne 11 :

'šl' (!) [- - -] .lḥt.r' šk.tškb.mškby.'lmyk.lḥlq.l[

Le premier mot doit être lu *'št* et non *'šm* comme le disent les éditeurs. Pour garder à l'ensemble sa sombre couleur, ils voient en *mškby* *'lmyk* des « lits de repos éternel » et dans *ḥlq* la « perdition » plus volontiers que « la part ». Conformément à l'orientation plus joyeuse donnée à l'exégèse des lignes précédentes, nous reconnaitrons dans le syntagme *mškby* *'lmyk* le pluriel d'état construit ayant valeur de singulier comme en *Lévitique* 17, 22 et 20, 13 *yiškab...miškəbēy' iššāh* « il couche... de la manière dont on couche avec une femme » et en *'lmyk* le pluriel d'un nom dérivé de *'lm* « jeune homme », analogue au pluriel hébraïque *nə'ūrīm* « jeunesse » tel qu'on le rencontre dans l'expression de *Malachie* 2, 14 *'èšēt nə'ūrēykā*, « la femme de ta jeunesse ». Les parallèles du *Lévitique*, du reste signalés par Hoftijzer, font penser que *tškb* est la deuxième personne du masculin plutôt que la troisième personne du féminin, et que l'homme auquel on s'adresse est assuré par cette expression difficile à traduire de conserver la puissance virile de ses jeunes années.

A la ligne 12, seule la fin de ce qui est lisible peut faire l'objet d'une tentative d'interprétation : ... *blbb.mn'.n'nḥ.nqr.blbbḥ.n'nḥ...* J. J. Hoftijzer a bien reconnu le verbe identique à l'hébreu *nə'ənaḥ* « soupirer », ce qui atteste pour la première fois la présence en araméen de la conjugaison nif'al, mais il n'a pas vu que cette phrase comporte à la fois une question et sa réponse « dans le cœur de qui soupire le rejeton ? c'est dans son cœur (à elle ?) qu'il soupire ». Le nom *nqr* ne peut s'appliquer ici qu'à un être humain alors qu'à la ligne 4 le contexte pouvait laisser croire que le mot appartenait seulement au vocabulaire de la botanique. Il est probable que *nqr* est pris dans cette inscription avec la même valeur métaphorique que l'hébreu *šəmaḥ* et que le phénicien *šrš*, dans les inscriptions de Larnaca II (ligne 16) et III (ligne 3).

Ligne 13 : *bt.šmh.mlkn.yhẓw̄.[-]b̄l̄??.lyš.bmy r(!)h̄mw̄t.‘l r̄hm.ω‘l[*

Notre lecture s'écarte de celle des éditeurs. La vingt-cinquième lettre de la ligne nous paraît être un *r* et non un *q*, ce qui avait déterminé la coupe *bm yqh mw̄t*. Hoftijzer traduisait : « ..de dévastation (*šmh* étant expliqué par l'hébreu *šmāmāh*). Des rois verront... du lion (hébreu *layiš*). Pourquoi la mort prend elle (d'après l'hébreu *lāqah*) le nourrisson (hébreu 'ūl) sur le sein (de sa mère), le nourrisson[. ?] ». Il est fâcheux que presque aucun des termes proposés par cette explication n'ait de répondant en araméen. La lecture *r̄hm̄wt* permet de retrouver un mot qui n'est pas dépourvu d'attestations araméennes. Il signifie l'amour (maternel). Nous présumons que *b-my* qui précède contient le nom « eaux » à l'état construit devant *r̄hm̄wt* et précédé de la préposition *b*. Celle-ci introduit le complément de moyen de *lyš* où nous voyons le participe passif d'un verbe attesté en araméen comme en hébreu avec le sens de « pétrir ». Il est impossible de deviner ce qui est « pétri avec les eaux de la tendresse ». Le nom finissant par *bt* ne peut être restitué faute de parallèle assez vraisemblable en araméen et même en sémitique. On imaginera que c'était la désignation d'un gâteau. Si ces propositions étaient admissibles, le passage évoquerait la scène de *II Samuel* 13, 6-10 où Amnon se fait préparer des gâteaux par Tamar. Le mot 'l est plutôt la préposition signifiant « sur » (*r̄hm*, « le sein ») que le nom hébreu du « nourrisson ». Le début de la ligne 13 n'est pas intelligible, parce que *bt* est très probablement la fin d'un nom dont le début terminait la ligne précédente. Nous proposons sous toute réserve « des rois verront la... de son nom ».

La ligne 14 est encore moins utilisable, car son début est trop lacuneux. On ne reconnaît bien que la suite des derniers mots ... *ykn̄.lbb.nqr.šhh.ky.‘th.l̄’[*. Hoftijzer a traduit « le cœur d'un aveugle impuissant (*šhh* participe d'un verbe attesté en hébreu et en araméen avec le sens de « traîner, s'attarder ») sera ferme (*ykn*) quand sera venu... ». Compte tenu de ce qui a été dit à propos de la ligne 12 sur le mot *nqr*, nous proposons « le cœur hésitant du rejeton deviendra ferme car il est venu pour rép[ondre]... ». La présence du mot *l'nh* à la ligne 17 nous fait présumer que la fin de la ligne 14 comportait une forme verbale de la même racine 'nh « répondre ».

A la ligne 15, Hoftijzer a cru reconnaître le syntagme *qdr.tš*, « mur plâtré », qui désignerait le lieu même où les inscriptions ont été portées. Cette lecture nous paraît extrêmement douteuse. On n'hésitera pas sur les mots suivants, *s'tl.mlk.ssh.ωš[']l[tl*. Hoftijzer traduit « ce qu'un roi demande, c'est un cheval ». Nous pensons que *s'tl* a ici le sens de « consultation d'un oracle » et nous traduirons « ce pourquoi un roi consulte, c'est son cheval et ce pourquoi un... consulte (c'est)... ». La phrase, d'allure gnomique, devait trouver son application à la ligne 16 où le seul mot identifiable est *s'tlk* « ta consultation ».

La ligne 17, la dernière du groupement II qui permette de traduire des groupes de mots et la dernière sur laquelle nous ferons quelques observations, est écrite en rouge sauf le dernier mot lisible. Hoftijzer suppose que c'est une réponse des dieux à une question de Balaam. Il est très probable que les dieux s'adressaient ici au prophète, mais il n'est pas certain que ce soit le début d'un discours comme à la ligne 2 du groupement I ; ce peut en être le moment le plus important.

**ld't. s(!)pr. dbr. l'nḥ. 'l lšn. lk. nšpt. wṇ(!)lq[y(!)]. 'mr**

Notre lecture diffère de celle de l'*editio princeps* sur trois points : la première lettre du second mot a été lue *ω*, nous pensons à un *s* dont la tête aurait été tracée rapidement ; la seconde lettre du dernier mot écrit en rouge permet d'hésiter entre *m* et *n*, nous choisissons *n* ; la dernière lettre du même mot est restituée plutôt que lue comme un *b*, nous proposons de lire un *y*. Hoftijzer suppose que la ligne 16 se terminait par « ils (les dieux) dirent à Balaam : tu as agi » et traduit ce qui reste de la ligne 17 : « (dans) l'ignorance (*l* négation + *d't*) et la stupidité (*ω-pr* expliqué par le syriaque *parîr*, « stupide »). Une parole d'iniquité (littéralement d'« amertume » puisque *l'nḥ* est rapproché de l'hébreu *la'ānāh*, « absinthe ») (est) sur la langue. Avec toi nous irons en justice et qu'auras-tu pour maudire (*m* interrogatif + *l* préposition + *qb* expliqué par l'hébreu *qab*, « maudire ») ? ». La lecture différente que nous adoptons permet, nous semble-t-il, une interprétation moins difficile : « ...pour connaître la formule de la parole à répondre. Contre la (mauvaise) langue, à ton profit, nous rendrons justice et nous frapperons. Dis/a dit [ ». Le verbe *ṇlq[y]* est la première personne du pluriel de l'imparfait comme *nšpt* qui le précède, plutôt qu'un nif'al ; le

verbe *lqy* est attesté en judéo-araméen et en hébreu mishnique, mais également en christo-palestinien avec le sens « être frappé » au *pe'al* ; nous présumons qu'il s'agit ici d'un *pa'el*, de sens actif.

J. Hoftijzer conclut cet ouvrage par des remarques générales sur le sens du texte et un « survey » grammatical de la langue utilisée. Celle-ci est clairement de l'araméen mais les corrections et améliorations proposées suffisent à montrer que notre interprétation générale du groupe I et, surtout du groupe II diffère assez profondément de celle des éditeurs. Cela ne saurait étonner étant donné les difficultés de lecture et le caractère très fragmentaire de cette inscription, et on félicitera encore une fois les éditeurs pour le travail difficile et délicat qu'ils ont accompli et que les propositions, plus ou moins hypothétiques, que nous avons faites ici n'ont pour but que de continuer.

André CAQUOT et André LEMAIRE.